DEUXIEME ANNÉE. — N° 31 DIX CENTIMES DU 13 AU 19 JUIN 1896

LE LIBERTAIRE

Hebdomadaire fondé par Sebastien FAURE

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN . . . . . 6 francs
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
5, Rue Eugène-Süe. — PARIS

POUR CE QUI CONCERNE:
L'Administration, s'adresser à M. MATHA, 5, rue Eugène-Süe — Paris
La Rédaction, à M. CONSTANT MARTIN, 5, rue Eugène-Süe — Paris

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

UN AN . . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS . . . . . 2 —

LE MOUVEMENT

En Province

Je rentre à Paris après deux mois d'absence. Une vingtaine de villes visitées, une quarantaine de conférences faites, cinquante mille auditeurs environ, tel est le bilan de cette tournée en province.

Grandes cités, comme Dijon, Lyon, St-Etienne, Avignon, Nîmes, Toulon, Marseille, Béziers, Toulouse, etc., agglomérations de moindre importance : telles, Chaumont, Chalon-sur-Saône, Cavaillon, Apt, Hyères, Perpignan, et, partout, la parole anarchiste a été sympathiquement écoutée; partout, la propagande libertaire a porté ses fruits.

J'ai traversé des villes que j'avais naguère visitées. A la simple curiosité d'autrefois s'est substitué l'âpre désir de connaître nos conceptions.

J'ai senti, compris, constaté que l'heure est venue de communiquer aux foules glacées par le découragement la flamme qui brûle en nous. Ce qui m'a inspiré cette conviction, ce ne sont pas les applaudissements partis des auditoires accourus en foule pour écouter l'exposé de nos revendications.

Certes, ce fait est un indice, mais rien qu'un indice.

Tandis que les lettres et les visites constituent une preuve. Et c'est par centaines que les visites et les correspondances sont venues nous demander des explications, nous poser des questions, nous soumettre des objections.

De plus, objections, questions, explications ne sont plus aujourd'hui celles qu'on nous adressait jadis : bêtes, dénotant une ignorance profonde de nos idées. Ces éclaircissements demandés sont la marque d'une connaissance, sinon intégrale, du moins approximative de la philosophie libertaire. Ils sont la preuve d'un travail déjà accompli dans les intellects, d'une évolution ayant franchi les bornes de la stupidité bourgeoise et de l'illusoire émancipation collectiviste; ils révèlent une tendance indéniable vers les convictions qui animent le monde anarchiste.

Ce chemin parcouru nous emplit d'espérance et nous cuirasse contre les critiques de ceux qui nous reprochent de trop revendiquer d'un seul coup et de poursuivre — sans la patience nécessaire aux hommes *pratiques* et la lenteur qui caractérise *les sages* — la complète transformation de la société.

***

Voilà que les compagnons, partout, ont repris confiance; ils ne se laissent plus intimider par les tracasseries policières. Ils recommencent à s'affirmer, à se montrer, à se propager.

C'est pour le mieux ! Mais je les invite à ne pas s'exagérer le rôle d'un conférencier, et à concevoir toute l'importance de la tâche qui leur incombe.

Celle-ci : leur besogne, et celui-là : le travail du conférencier, dans huit jours, je les traçerai. Ce ne sera pas inutile.

SÉBASTIEN FAURE

LOUISE MICHEL

A PARIS

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs le retour imminent de notre chère Louise Michel.

Elle nous écrit d'Amsterdam qu'elle arrivera incessamment à Paris, et d'organiser quelques conférences au bénéfice des *Temps Nouveaux*, de la *Sociale*, du *Libertaire*.

Le nécessaire est fait. La première de ces conférences aura lieu, salle Chayne, rue d'Allemagne, 12, le samedi 13 juin, à 8 heures et demie du soir.

L'entrée coûtera 50 centimes.

Disons que notre collaborateur et ami Sébastien Faure rentre également pour quelques jours à Paris et parlera avec Louise Michel dans les réunions qui vont être organisées.

BOURGEOIS HABILES

Je propose comme axiome que — lorsqu'un adversaire estime publiquement (sincèrement ou non) nos actes comme ayant une valeur *bonne*, c'est que les actes en question perpétrés par nous sont à notre désavantage.

Cela s'explique. Lorsqu'un adversaire juge les actes *bons, bien*, il les pèse avec l'aide de ses idées personnelles, avec son désir d'atteindre le but qui lui est cher. Inconsciemment parfois, mais souvent sciemment, il leur décerne ces qualités parce qu'ils suivent le mouvement qui doit faire triompher son désir d'une fin toute différente de la nôtre. Or donc, ses idées étant antagoniques aux nôtres, nos actes-extériorisations de nos idées étant jugés *bons* par lui sont détestables pour nous.

C'est bien le cas ici. L'adversaire ici parle-t-il sciemment ou inconsciemment, je ne sais, mais j'incline plutôt pour cette seconde manière.

Un bourgeois, candidat plusieurs fois renvoyé à ses affaires par les électeurs, M. Hector Depasse, dans un but de flagornerie électorale évident, entretient les lecteurs de *l'Éclair* de l'arrivée des travailleurs aux affaires municipales dans de nouvelles mairies.

M. Depasse se réjouit de ces prétendus succès ouvriers en les constatant. Il est, entre autres passages de son article, de bénévoles aveux qu'il est bon de cueillir pour montrer ensuite aux travailleurs ce que les bourgeois quelque peu avisés entendent les amener à faire.

Mensonges sur mensonges! Flatteries sur flatteries! Et le danger est que les ignorants qui lisent ces lignes néfastes s'enflent de vanité et prennent au sérieux l'amusette qu'on leur a jetée pour qu'ils ne troublent pas la digestion bourgeoise: le bulletin de vote.

Populo est souverain. Ah! mais.

Oui, il est tellement souverain qu'il commet de souveraines bêtises et la première est de croire ces bateleurs.

Dans les citations que je consigne plus bas, pointe, résumé, le désir latent de la bourgeoisie demi-intelligente, désireuse d'affermir son règne, de restaurer son trône branlant, en laissant quelques places à un certain nombre de travailleurs au cerveau obtus, inconscients de leur rôle dans la vie sociale, en leur donnant l'os à ronger que l'on jette au chien, après en avoir retiré la bonne viande.

Enrégimenter le peuple pour le mieux diriger, voilà qui est habile; donner à certains parmi lui, les plus aptes et les plus impatients, des sinécures, des places, des fonctions honorifiques — pauvre peuple qui crois encore à l'honneur — et les leur faire donner par la masse moutonnière qui se contente de peu, voilà qui est avisé. C'est un palliatif qui s'apparente étroitement comme cause et effet à cette « participation aux bénéfices » accordée à leurs employés par certains patrons sagaces.

Le malheur est que la Vanité humaine — cet orgueil injustifié — et l'organisation sociale elle-même rendent facile cette trame et propitiatoires ces machinations. Mais on compte sans nous les continuels empêcheurs d'exploiter en rond!

Mais voyons les proses de M. Depasse :

Certainement les populations travailleuses acquerront une part plus grande d'influence à mesure qu'elles s'instruiront davantage, qu'elles sauront s'organiser, *se plier à une discipline et à des règlements;* elles enverront leurs délégués dans les conseils de commune et dans les conseils de département par l'usage pacifique de leur bulletin de vote.

La discipline et les règlements, voilà qui achemine bien au respect aveugle de la Loi. C'est l'antichambre de la légalité, dans laquelle les bourgeois cherchent à faire passer les travailleurs.

Faire entrer les ouvriers dans les domaines de l'administration, de la responsabilité et de l'influence, leur assurer pacifiquement leur place dans la société et dans l'État... qu'est-ce donc si ce n'est pas l'avènement prédit des nouvelles couches?

En faire de petits maîtres, des tyranneaux, voilà qui nous fait augurer, à côté de la grande république des maîtres et des chefs, celle aussi détestable des contremaîtres et des caporaux.

Ils pouvaient être éloignés des mairies aussi longtemps que l'instruction leur manquait, aussi longtemps qu'ils sentaient eux-mêmes leur insuffisance. Mais ils se sont formés dans l'administration de leurs syndicats et de leurs caisses, à la faveur des libertés générales de la République. Ils se sont associés et organisés pour la protection de leurs salaires, pour discuter les conditions de leur travail. Ils ont acquis des notions très importantes qui leur donnent de la force et de la confiance en eux-mêmes. *Ils se poussent dans les conseils de leurs communes:* encore une fois, rien n'est plus naturel, rien n'est plus juste.

M. Depasse nous la baille belle quand il nous parle de l'instruction acquise par les travailleurs, de leur intelligence développée. Il sait bien, dans son for, à quoi s'en tenir; ceux de sa caste ont bien fait le nécessaire pour que le cerveau du peuple reste enténébré. Et une preuve de l'ignorance des travailleurs est dans ce fait que ces derniers n'ont pas encore fait sauter les maîtres par dessus bord.

Oui, ils se « poussent » dans les conseils, mais il y a le poussé et les pousseurs. Depuis le temps que ces derniers poussent, ils devraiennt bien être arrivés à ne plus crever de faim, puisque c'est à cela que doivent, paraît-il, aboutir leurs efforts. Il est à craindre qu'avant ils deviennent poussifs pour avoir trop poussé.

Mais quant à ce mouvement propre des ouvriers pour s'élever dans l'administration des communes et du pays, *au lieu de nous en inquiéter, nous devons au contraire le saluer et l'accueillir avec joie, avec espérance, comme l'évolution même de la démocratie française.*

Voilà bien un aveu venant à l'appui de ma thèse. Étant donné que l'axiome proposé par moi est sensé, logique, — qui peut le nier? — étant donné que M. Depasse est un bourgeois, sa joie doit apparaître clairement aux travailleurs comme indice que leur arrivée ou leur lutte pour arriver aux pouvoirs publics est contraire à leurs intérêts.

Que devient un travailleur lorsqu'il revêt l'habit du sacerdoce législatif ou municipal? — Un petit bourgeois de plus, plus parasite et plus bourgeois que les bourgeois, si cela est possible. Cela est fatal, prévu. Les travailleurs qui élisent des leurs n'iront pas loin dans leur émancipation, en procédant ainsi.

C'est alors à nous, Anarchistes, à leur faire comprendre qu'il n'est pour eux de libération qu'à l'aide des moyens que nous préconisons.

En terminant, M. Depasse glose sur la dénomination de *barbares* qu'ont parfois donnée les politiciens bourgeois aux travailleurs arrivant aux fonctions législatives et administratives. Il rappelle les conséquences qu'eut l'arrivée des barbares francs chez les Romains; l'absorption des Francs par les Romains qui les *civilisèrent*, puis après les deux ne faisant qu'un devant les nouveaux barbares : les Huns. Si vous voulez encore des aveux, en voici :

Mais on peut rappeler brièvement que ces barbares se sont introduits dans l'empire peu à peu, par des infiltrations incessantes; *qu'ils ont été recueillis par la vieille société, sinon avec joie, du moins avec résignation, habileté et politique :* on leur accordait des concessions, on les prenait par la main et on les installait, non seulement dans les terres mais dans les fonctions. *Ces barbares ne détruisaient pas les mœurs, les usages, les lois d'une société plus ancienne et plus savante : au contraire, ils s'y pliaient, ils s'y adaptaient, et ils les rajeunissaient en s'y adaptant.*

Ces barbares étaient nomades, sans feu ni lieu : on les fixait et on les abritait. *On en faisait des soldats et des agriculteurs et aussi des magistrats.* Et plus tard, lorsque les vrais barbares d'Attila envahissaient l'empire, ceux-là promenant en effet la dévastation et la ruine, que voyait-on? On voyait les Francs et les Romains opposer au torrent leur digue et leur organisation.

... Les enseignements de l'histoire peuvent donc nous servir, si on sait les comprendre. Certainement les barbares, dont on nous parle aujourd'hui, ne viennent pas pour tout détruire par le fer et la flamme; ils veulent avoir leur part de tous les biens et avantages dont le spectacle est sous leurs yeux. Ils sont nomades; il s'agit de les fixer. *Ils sont en dehors de la société : il s'agit de les installer dedans.* La bourgeoisie, au lieu de tendre toutes ses forces pour les exclure, — entreprise impossible, — doit les accueillir, leur ouvrir toutes les portes, leur donner droit de cité.

Et si Attila, le vrai barbare, arrivait, c'est dans le concours actif et désintéressé de ces nouvelles recrues que serait le salut de la République.

On l'a deviné, les Huns, ce sont les Anarchistes, les irréductibles révolutionnaires qui ne se laissent pas amadouer par les replâtrages « Quand un membre est perdu, on l'ampute avant qu'il ait pourri le reste du corps » a dit cet Homme : Ravachol. C'est notre avis.

La montée des travailleurs aux fonctions législatives et municipales, est un replâtrage de la vieille société et ils n'est pas vrai qu'ils la rajeunissent. Cela n'a qu'un résultat : les pourrir à leur tour.

Nous voulons une société libre, vivante, saine, en laquelle évolueront des Hommes libres.

Pour cela il nous faut garder les Francs de l'appât des Romains pour qu'ils ne combattent pas les Huns quand ils viendront!

Ce qui revient à dire que nous devons pour le triomphe de notre idée, empêcher les travailleurs de se faire bourgeois, mais bien leur apprendre à être des Anarchistes.

MANUEL DEVALDÈS

LE COMMISSAIRE DE CHALON

Air : *Connaissez-vous la rosière ?...*

Connaissez-vous l' commissaire
L' commissaire de Chalon
Il a la bouch' de traver-e
L' commissaire
L' commissaire
Et le nez en tir'-bouchon
L' commissaire de Chalon.

Il a très bon caractère
L' commissaire de Chalon;
Malgré son aspect sévère,
L' commissaire
L' commissaire
Il est doux comme un mouton
L' commissaire de Chalon.

Il a d'excellent's manières
L' commissaire de Chalon
I' salu' les rastaquouères
L' commissaire
L' commissaire
Il a d' rich's fréquentations
L' commissaire de Chalon.

I' n'aim' pas les libertaires
L' commissaire de Chalon
L'anarchi' ça l'exaspère
L' commissaire
L' commissaire
Il est pour ceuss qu'ont l' pognon
L' commissaire de Chalon.

Des coquins il est le père
L' commissaire de Chalon
Tranquill'ment il les laiss' faire
L' commissaire
L' commissaire
I' n' surveill' qu' les compagnons
L' commissaire de Chalon.

Quand il quitt'ra cette terre
L' commissaire de Chalon
Faudra pas qu'on l' meu' en bière
L' commissaire
L' commissaire
Car il faut qu' nous conservions
L' commissaire de Chalon.

Dans un grand bocal de verre
L' commissaire de Chalon
S'ra un modèl' salutaire
L' commissaire
L' commissaire.
Pour les autr' générations
L' commissaire de Chalon.

HENRI DHORR

NOUS VOULONS MANGER !

A Messieurs les Patrons Coiffeurs.

Messieurs, en attendant que vous ne jouiez plus votre vilain rôle d'exploiteurs, en attendant que nous soyons tous libres. — car cela viendra — laissez-nous, tout au moins, manger quand nous avons faim.

Oui, messieurs, laissez-nous manger; cela vous le pouvez; nous souffrirons moins, vous en serez plus heureux.

Souvenez-vous du temps où vous alliez « chez les autres » ; souvenez-vous de ces samedis et de ces dimanches où, vide depuis longtemps, votre estomac parlait; souvenez-vous de ces instants où, par suite de la faim, vos jambes fléchissaient, vos bras tremblaient; souvenez-vous de cette souffrance presque inexprimable que vous endurîtes à travailler quand même alors que vos lèvres murmuraient : « j'ai faim ! » Souvenez-vous de tout cela, messieurs; ce sera douleur peut-être, mais qu'importe, réfléchissez.

A ces heures de souffrances, à ces heures de faim, ne vous êtes-vous point dit mille fois, qu'il pourrait en être autrement, que chacun pourrait, sans détriment aucun, manger quand il aurait faim, qu'enfin le mal n'était engendré que par un préjugé.

Oui, ce mal qu'il serait heureux de voir disparaître dans un immense tourbillon engloutissant toutes les misères humaines; ce mal vient d'un préjugé.

C'est parce qu'avant tout, patrons et ouvriers coiffeurs ont le caractère domestiqué dès l'apprentissage; habitués ainsi, ils perpétuent l'absurdité enseignée.

Et hélas ! cette domesticité, combien elle est vile, lâche ; combien elle met l'individu au-dessous de la bête, puisqu'elle consiste à ne pas manger — lors même que l'on a bien faim — pour faire plaisir à d'autres, aux clients, pour ne pas les faire attendre, pour ne pas qu'ils aillent ailleurs.

En première ligne, pourquoi cet altruisme passionné ? Pourquoi faire l'holocauste de notre propre bonheur — du moins en ce qui concerne le manger — pour faire plaisir à autrui et pourquoi, sous prétexte de ne pas perdre quelques sous, pourquoi nous faire souffrir ?

Tout en admettant que par ci, par là, vous perdiez un client, est-ce que cela peut se comparer à la souffrance que vous nous faites endurer ? Ce sont là deux quantités disproportionnées.

Nous sommes asservis; nous sommes enfermés, cloîtrés, attachés au travail quinze ou seize heures par jour; nous sommes privés d'air pur; bien souvent nous n'avons qu'une nourriture malsaine et insuffisante; bien souvent aussi, l'air manque dans nos chambres. Vis-à-vis les clients, nous ne pouvons que très rarement — et c'est chose dure — dire notre pensée; à vos yeux, discuter avec un client, c'est inadmissible, le contrarier serait presque un crime.

N'est-il point vrai, messieurs, que nous endurons tout cela ? N'est-il point vrai que nos belles passions sont comprimées, que c'est vous qui réglez notre appétit ? Faut-il qu'encore vous ajoutiez à cet état douloureux, à cette énorme somme de privations, de souffrances, faut-il que vous y ajoutiez le sacrifice de notre santé ? Faut il que vous ne nous laissiez pas manger quand nous avons faim ?...

Dans l'attente de la tempête bienfaisante, dans l'attente de l'ouragan universel qui briscra, jettera bas le vieux monde, mettez, messieurs, un frein aux douleurs de notre estomac.

NOUS VOULONS MANGER !

Le cri est général, il s'affirme partout.

HENRI BONNEROT
OUVRIER COIFFEUR

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

A certaines époques, sous un prétexte futile ou sous le coup d'un évènement qui les affole, ceux que les bourgeois ont chargé de conduire le char de l'État, suppriment la liberté de la presse, cette soupape qui laisse échapper en paroles la *détention de l'action* emmagasinée dans les cerveaux. Ils sont d'autant plus maladroits que, de quelque façon qu'ils agissent, il faut que l'injuste société où nous vivons se modifie et rapidement, car elle est à la merci de quelques volontés.

Le rôle de la presse est de dénoncer les abus, d'indiquer tout ce qui peut être avantageux à tous, d'être le phonographe de toutes les plaintes, de voir, de prévoir les dangers sociaux qui menacent et d'avertir le public de l'approche de ces dangers.

Aujourd'hui, la presse est simplement cupide, flagorneuse et vile ; son rôle est de tromper le public et de masquer les plaies sociales, soit par des affirmations fausses, soit en tournant l'esprit public vers des futilités.

S'il se trouve quelques trop rares individus qui disent sans ambage la vérité sur la situation, les hommes et les institutions sociales, par cela même que ce qu'ils énoncent est la vérité, leurs écrits prennent une force si grande que les gouvernants ne croient pouvoir supporter cette publicité.

Ils saisissent des journaux, font des procès, et après... les numéros saisis, les articles incriminés, ainsi soulignés, sont mieux lus et mieux compris. Le procès lui-même, malgré le silence commandé à la grande presse et forcé pour les accusés, est encore une œuvre, une occasion de propagande.

C'est pourquoi nous sommes rassurés sur le développement des idées anarchistes. Les poursuites exercées contre quelques-uns ne sont qu'œuvre de vengeance, semant la haine dans nos cœurs, elles sont utiles à la cause à laquelle beaucoup sont heureux de donner leur vie.

Constant MARTIN

ÉTAT
ET
Propriété

On peut dire que généralement les lois sont violées et tournées en dérision par ceux-là même qui les fabriquent, et s'en intitulent pompeusement les protecteurs et les défenseurs. Ces viols et ces outrages ne s'accomplissent pas habituellement au grand jour ; on recherche pour les commettre l'ombre propice aux vilenies, on se munit d'un masque de dissimulation. Et grâce à ces prudentes précautions, à ces déguisements, à ces maquillages, on arrive à duper le public.

Il ne voit, ne connaît que l'homme de convention, l'intègre, le noble, le pur, le rhéteur aux phrases mielleuses, le charmeur de foules. Mais levez le masque de cet acteur si habile, suivez-le dans la coulisse, observez-le non pas sur la scène, mais lorsque le rôle joué, il rentre dans sa peau, redevient lui-même, et comparez ces deux individualités si différentes, voyez comme l' « honnête homme » est d'autant plus vil qu'il crie plus fort son honnêteté. La constatation de cette dualité serait plaisante si elle ne suggérait de si tristes réflexions. si elle ne faisait entrevoir tant d'hypocrisies et de cupidités.

Cette assertion : la loi est violée incestueusement par ceux qui l'engendrent, violentée par ceux dont c'est le métier de lui jurer leur dévoûment, n'est pas une fantaisie paradoxale. Chaque jour apporte une preuve nouvelle, un exemple à l'appui de cette thèse et ceux qui savent voir et observer, que n' aveuglent point les préjugés, le déclarent sincèrement et hautement.

Ainsi, quels sont ceux qui les premiers donnent l'exemple de la violation de la propriété ? Je pense que les scandales du Panama, les tripotages des Chemins de fer du Sud — *e tutti quanti* ! — nous ont édifiés à ce sujet. Voilà donc des hommes qui sont sensés respecter la sacro-sainte loi de la propriété, qui légiférent, détenteurs d'un mandat que leur a confié le peuple souverain (?) et qui se livrent à des opérations frauduleuses, non seulement incompatibles avec les principes qu'ils affichent, mais encore préjudiciables à ceux dont ils prétendent représenter les intérêts ! Ceci est irréfutable, et nul ne viendra me contredire sur ce point.

Continuons. Quand un homme montre quelque liberté d'opinions, quelque vigueur de pensée, se permet d'appeler un chat un chat et Rolet un fripon, refuse de s'asservir, se dégage de tout préjugé, il est ordinairement le point de mire des agaceries, des tracasseries, des chinoiseries, des abus d'autorité de toutes sortes du gouvernement. Pour un rien, selon le bon plaisir de quelques individus, on peut envoyer chez lui une bande d'escarpes qui violeront son domicile, ouvriront tous ses tiroirs, s'empareront de ses papiers, mettront son appartement sens dessus-dessous, et cela sans qu'il lui soit permis de s'y opposer. C'est le cambriolage légal, la perquisition.

Ce droit que les gouvernants s'arrogent paraît tellement odieux aux bourgeois eux-mêmes qu'ils le flétrissent dans leurs journaux. Lisez plutôt ces lignes parues sous la signature de M. Henry Maret, dans *le Radical* du 11 avril 1896.

« Ce droit de perquisition est un des plus monstrueux abus sociaux... Il n'y a pas grand mal à ce qu'un coupable échappe, mais il y a grand mal à ce qu'un peuple entier soit molesté, persécuté, soumis à l'arbitraire et au bon plaisir. Les condamnations satisfont simplement aux désirs de haine et de vengeance qui sont dans le cœur de l'homme. Je crois que si l'on employait toutes les sommes assez sottement absorbées par l'exercice de la justice à faire quelque bien et à soulager des misères, la société ne s'en porterait que mieux. »

Ces belles paroles dans un journal bourgeois, prouvent assez les progrès de l'idée libertaire.

Voici donc le gouvernement violateur de domiciles. Ce n'est pas tout.

Au moyen âge, les rois de France haussaient ou baissaient le cours des monnaies, à leur gré, selon qu'ils devaient de l'argent ou qu'on leur en devait. Que fait l'État aujourd'hui ? Il vous emprunte de l'argent, vous promet un certain intérêt, et selon son bon plaisir, en baisse ensuite le taux sans que vous ayez rien à réclamer. Remarquez bien que le particulier qui s'aviserait de commettre cette petite fraude serait immédiatement poursuivi pour abus de confiance, dol, etc.

Résumons-nous. A qui profitent toutes ces malversations, ces vexations, ces exploitations ? A qui nuisent-elles ?

Il est de toute évidence que le gaspillage éhonté des gens en place enrichit ceux-ci et ruine le peuple; que les persécutions dont sont victimes les penseurs et les hommes qui veulent vivre librement, sainement, utilement, sont dirigées contre le peuple, au profit de la bourgeoisie; que les fluctuations désordonnées des finances de l'État font chavirer la petite barque des pauvres gens, cependant que les gros cuirassés de la banque restent d'aplomb.

Donc ceux qui se donnent pour mission de défendre le principe de la propriété le méconnaissent le plus possible — hypocritement et tacitement — dans leur intérêt personnel, et au détriment de l'immense majorité prolétarienne.

Mais direz vous. les anarchistes aussi méconnaissent ce principe ! Nous y sommes. Ils vous disent : « On vous trompe, on vous exploite, on vous bafoue. Tout est à tous. Vous avez le droit de manger comme les riches : vous êtes leur égal, absolument. Nous ne voulons pas le partage des richesses, *mais la mise en commun*, mais l'harmonie fraternelle. » Jugez quels sont les plus logiques, les plus justes.

Réfléchissez et concluez.

GASTON KLEYMAN.

A PROPOS DE JULES SIMON

Des vieux gagas de quatre-vingt un ans disparaissent — entre autres, aujourd'hui, Jules Simon — dont un des côtés saillants de leur existence fut un vague et incertain effort pour affranchir la presse.

Cette brûlante question de la liberté de l'écrivain dure depuis si longtemps que les premiers leaders de cette idée ont fini, dans leur sénilité, par combattre ce qu'ils adoraient autrefois et sont même devenus d'acharnés ennemis de cette liberté. Ainsi explique-t-on que des Jules Simon aient combattu pour et contre le droit de parler et d'écrire librement.

Aujourd'hui plus que jamais, une nouvelle génération voudrait assouvir son besoin de dire ce qu'elle croit être la vérité, en le clamant bien fort. A moins de lui coudre les lèvres, ou de lui couper les mains, je ne pense pas du tout que l'on parviendra à la faire taire et à lui empêcher de dire ou d'écrire ce que bon lui semble.

Du reste, cette liberté de la presse existe, mais pour les *bien pensants* seulement.

Ceux qui n'ont pas l'heur de plaire aux gouvernants sont considérés comme de dangereux malfaiteurs ; de leur plume, ne peut sortir que l'apologie de faits qualifiés crimes et, comme l'a dit le même Jules Simon : « L'apologiste est toujours le complice ». Voilà comment il entendait la souveraine liberté de la presse.

La preuve, c'est que, continuellement, la République tolère ou fait l'apologie de quelque crime. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'un royal guillotiné; demain, c'est la fête d'une vierge brûlée par les tout-puissants d'alors et de maintenant : les cléricaux. Vous ouvrez un journal où vous lisez de véritables odes en faveur de soldats qui reviennent d'un pays lointain où ils ont accumulé crimes sur crimes. N'est-ce pas faire l'apologie du meurtre que d'élever à un grade supérieur l'assassin du pioupiou Cheydel, le commandant Racine ?

Et je ne parle que pour mémoire de Barbès, Blanqui, Raspail, etc., dont vous faites l'apologie en baptisant de leurs noms nos rues et boulevards et qui furent cependant condamnés à mort pour faits qualifiés crimes. Et les têtes légalement coupées de la Révolution, statuifiées aujourd'hui à plusieurs exemplaires ? Et les futurs ministrables de demain, forçats de la veille ? On pourrait multiplier les exemples, mais arrêtons-nous-en là. Donc, partout, apologie de « crimes » dans la récompense ou la réhabilitation accordée à leurs auteurs.

***

Vos journaux se comptent par centaines et vous ne pouvez cependant parvenir à contrebalancer l'influence de deux ou trois organes anarchistes.

Vous avez l'argent et vous avez la force, mais ni la conviction ni la vérité ne sont à votre service.

Vous savez que nous avons raison et vous savez aussi que votre puissance touche à sa fin.

C'est pour cela que vous redoublez de moyens extrêmes, d'un arbitraire transcendant, à l'instar du moribond à l'agonie qui, par tous les moyens, cherche à aggripper quelques minutes de vie.

La jeune génération en a assez de la néfaste influence de tous ces cacochymes qui lui ont trop longtemps doré la pilule; aussi, quand on lui parle d'un Jules Simon quelconque ne peut-elle s'empêcher de crier : « A l'eau, les vieux ! »

EUGÈNE LEPHAY

Le Devoir

Les sociétés de demain, organisations libertaires du sein desquelles seront bannies les lois, toutes les lois, et leur sanction : punition et récompense, en laissant l'individu absolument libre de ses actes, anéantissent du même coup le sentiment du devoir. Et la nouvelle Philosophie qui s'éveille, et qui sera celle du siècle prochain, va rejeter bien loin derrière elle, parmi les détritus des choses laides qui ont vécu, cette branche fanée et sans fruits : la Morale, qui n'est que le catalogue, lamentablement triste, de tous les devoirs, c'est-à-dire de toutes les contraintes qui ont asservi l'homme en brisant ses énergies.

C'est qu'en effet, le Devoir est une obligation, une chose imposée, impliquant l'obéissance passive ; un commandement ou une défense, devant lesquels la volonté s'efface, la liberté n'est plus.

Et il ne suffit pas de passer outre à un commandement, d'enfreindre une loi, de manquer à un devoir pour faire acte d'homme libre ; non : car toute loi a sa sanction, force coercitive qui oblige l'homme à obéir, en le châtiant, s'il s'y refuse, en le récompensant s'il s'y soumet. Or, qu'un individu manque à un devoir, qu'il refuse d'obéir à une loi, tout simplement parce qu'il le veut ainsi, parce que cela lui plaît, reconnaît implicitement l'existence réelle de ce devoir ou de cette loi, et par suite de sa sanction; il se considère par cela même comme fautif, s'attend à la punition et la subit ; il en résulte pour lui une souffrance effective, quoique morale, qui nuit à son bonheur et porte atteinte à sa liberté. Si, d'une part, il a fait acte d'homme libre en ne se soumettant point à une loi morale, il est, d'autre part, l'esclave d'une prétendue punition, en reconnaissant sciemment avoir mal agi.

Celui qui, avide de liberté et de bonheur, veut atteindre l'un par l'autre, et pousser l'humanité dans la grande voie de l'émancipation, s'attachera à mettre bas tous les préjugés, à démasquer toutes les hypocrysies qui se cachent sous le nom générique de Morale, dont l'expression Devoir est la synthèse finale.

L'homme n'a pas de devoirs ; sa volonté est son seul maître, la satisfaction de tous ses besoins son seul mobile, la recherche de son bonheur son seul but.

Des devoirs nous n'en connaissons pas; nous nions le Devoir et n'attendons de nos actes ni récompense, ni châtiment. Nous agissons sous la seule impulsion des lois naturelles, seules créatrices de la vie et de ses manifestations, unique moteur de tout ce qui se meut, cause première et finale de tout ce qui est et de tout ce qui sera.

Les lois naturelles sont les seules auxquelles l'on soit contraint d'obéir ; elles ne dicient qu'un devoir — et ce n'en est pas un « La conservation et le perfectionnement de l'individu et de son espèce. » En dehors de cette observance tout nous indiffère, car là seulement est l'unique raison d'être de toute vie. Nous disons plus : c'est la vie elle-même, le centre d'attraction, l'aboutissant final, vers lequel convergent tous les mouvements, toutes les vibrations qui sont l'essence même de tout organisme animé; tous les phénomènes de vitalité, physiques ou psychiques, n'ont d'autre tendance que le maintien et le développement de cette vitalité dans l'individu, et la reproduction ou transmission aux individus semblables. Et cette tendance, inhérente à la vie elle-même, tout être la possède; elle est instinctive, toute naturelle, antérieure et supérieure à tous les codes et à toutes les morales : principe de vie mais non un devoir.

Et aux incohérents sophistes qui ont osé affirmer que la vie est un Devoir et en comporte, nous avons l'audace de répondre que la vie n'est qu'un Droit.

La vie ? mais c'est ce grand mouvement d'assimilation et de désassimilation qui s'accomplit sans cesse en nous; c'est un fragment infinitésimal de la grande mécanique universelle d'où elle provient ; c'est de l'énergie en activité sans cesse consommée et renouvelée; c'est le perfectionnement de nos organes et pour nous, c'est le cerveau qui pense, le cœur qui bat et qui aime, les muscles qui agissent, l'estomac qui digère; et la tendance instinctive du maintien et du développement de cette activité est pour chacun de nous un droit; pour chaque organe le droit d'être et d'agir; pour l'estomac qui a faim le droit de manger; pour le cœur le droit de battre et d'aimer, pour le cerveau le droit de penser; pour tous enfin le droit de nous mouvoir au gré de nos désirs, selon la puissance des besoins qui nous poussent à fuir la souffrance et rechercher le bonheur, et cela sans restrictions ni limites autres que celles, toutes naturelles, que comportent nos organes. Telle est l'unique règle à laquelle obéissent universellement tous les êtres. Et elle ne s'impose pas, ne se commande pas, ne peut subir aucune restriction, car elle n'est pas l'antagoniste de l'individu, n'est pas un Devoir. C'est la volonté, la liberté, le bonheur et n'a pas besoin de sanction.

Et aux stupides ou coquins faiseurs de Codes et de Morales qui ont l'arrogante prétention de gouverner hommes et choses, de dicter à chacun son devoir, qui se font juges et bourreaux et qui disent encore qu'il n'y a pas de Droits sans Devoirs, et qu'en face du droit à la vie d'un individu se dresse, pour le voisin le devoir de le respecter ; à tous ces Prêtres, Moralistes et Législateurs nous répondons négativement.

Nous reconnaissons à chacun le Droit à la vie sans restriction aucune. Admettre pour un homme l'obligation de respecter la vie de son semblable, c'est l'imposer à tous. C'est créer le premier devoir auquel est greffée toute la noire série des commandemnts et des défenses. C'est supposer que, sans la menace d'un châtiment émanant d'une puissance divine ou terrestre, les êtres s'égorgeraient entr'eux. C'est nier l'instinct de la conservation de la race qui est la conséquence et l'extension de la conservation personnelle ; car c'est le développement de ce sentiment de conservation qui a donné naissance à la solidarité et qui a présidé au groupement et à l'association des individus pour l'appui mutuel et la conjugaison des efforts tendant à un même but : le bonheur commun dans lequel chacun trouverait le sien propre.

Oui, commander à l'homme le respect et l'amour de son semblable, c'est admettre qu'il peut en être autrement, c'est nier l'altruisme et nier la nature ! C'est reconnaître cette antithèse : que l'homme vit en société sans être sociable. Mais alors c'est que l'individu est en lutte contre la masse ; et s'il en est ainsi, c'est qu'il y a antagonisme

des intérêts au lieu et place de l'harmonie qui résulte de toute association ; c'est que le froid égoïsme individuel a remplacé l'appui mutuel et le communisme des efforts. C'est l'ordre des choses naturelles. dévié, brisé, anéanti.

Mais tout cela ne provient que de l'influence néfaste des contraintes imposées et opposées au libre jeu des forces et sentiments naturels qui ont engendré les sociétés. Ces sont tous vos commandements et vos défenses, vos Codes et vos Morales, vos Lois et vos Devoirs qui ont créé et maintenu ce sinistre chaos qu'est la société actuelle. Souscrire à votre Morale, admettre le Devoir, c'est approuver tout ce qui en est la conséquence ; maintenir, sanctionner et justifier l'éternelle lutte pour la vie, la sanglante épopée qui a tracé son sillon rouge sur l'histoire de l'humanité. C'est perpétuer l'esclavage, les cris de révolte des opprimés, les représailles des puissants, le long martyrologe des insoumis, les désespoirs des faibles. C'est disperser les efforts, briser les énergies, masturber les cerveaux, comprimer la pensée, broyer les cœurs, éteindre l'amour et remplacer les sympathiques affinités des êtres par les enchaînements hypocrites d'où naissent les haines, les jalousies et les férocités.

Voilà votre œuvre, Législateurs, Prêtres et Moralistes inhumains et oppressifs qui avez enserré l'homme dans les entraves meurtrières d'une réglementation contre nature et englouti les nobles expansions dans un gouffre de préjugés stupides et monstrueux. O ! vous pouvez prêcher par dessus les monts vos sermons insensés d'impuissants, vous n'arrêterez point le flot fangeux de vices et d'iniquités qui est à la base même de votre Morale. Prêcher la vertu et récolter le vice ! ironique et fatale déception ! C'est l'écroulement de tout votre édifice, c'est la débâcle prochaine. Et à cette navrante constatation, ne pouvant tarir le torrent hideux de débauches qui a jailli de la compression des cœurs et des cerveaux, vous voulez le circonscrire, lui tracer un lit, le canaliser pour atténuer ses atteintes ; vous faites des concessions, modifiez et réformez vos Codes et vos Morales, et refusez de lacher prise... L'Autorité reste encore debout, fantôme qui menace.

Mais le cri de la révolte a retenti, répercuté au loin, vibrant et sonore, trouvant son écho dans tous ceux qui pleurent et qui souffrent, et ses ondes glapissantes ont fait tinter pour vous le glas funèbre. Tous les meurtris de la lutte, tous les vaincus de la vie, toutes vos victimes, dans un suprême effort, brisant leurs chaînes, se dégageront enfin de la repoussante étreinte dans laquelle vous avez pu croire, pauvres Pygmées, figer à jamais les généreux élans de la pensée.

Libre alors, sans Lois et sans Devoirs, tandis que crouleront vos barrières, ensevelissant les préjugés, l'Humanité poursuivra sa marche ascendante, vers les meilleurs devenirs ! Et, allégé dans sa course vers le perfectionnement indéfini, guidé seulement par la recherche de son bonheur dans le bonheur d'autrui, l'Homme verra luire enfin l'aurore des temps nouveaux, le radieux soleil de la Liberté.

A. SOUCHON

LE TRAVAIL DES MINES

Etats-Unis

En Amérique plus qu'en Europe peut-être, le travail des mines est dur et meurtrier. Voici une lettre écrite par un mineur qui a connu par lui-même les souffrances de l'enfant dans la mine :

« Quand j'ai eu dix ans vous m'avez arraché au bien être de la nature.

« Pour manger un morceau de pain, je fus obligé d'entrer dans vos bagnes souterrains sans air, où mes organes s'empoisonnaient.

« J'étais placé sous les ordres d'un surveillant nommé Lassigna ; il nous faisait monter des paniers, dans des tailles inclinées, qui pesaient 35 à 40 livres, durant dix heures par jour, et le matin à 10 h. nous n'avions pas encore déjeuné. Si l'on ne se courbait pas à lécher les pieds des abrutis qui nous surveillaient, ils faisaient des rapports contre nous ; nous recevions des coups de ceinture, nous étions mis à pied, renvoyés.

« J'avais un camarade nommé Rocher, pauvre petite créature chétive, qui souvent tombait sous les fardeaux trop lourds pour lui ! tandis que le fils de son oppresseur jouissait de tout le bien être de la vie et usait contre mon ami des plus outrageantes infamies. Il est mort à la peine.

« Combien de fois, moi-même ne suis-je tombé à terre sous le coup de ceinture du surveillant ! Si l'on criait, il nous menaçait de nous frapper plus fort, de nous renvoyer.

« Nous gagnions 27 sous par jour et pour un léger retard il nous infligeait 20 sous d'amende.

« Et toi Mr. Bare, qui as gagné ta place d'ingénieur en chef à faire toute espèce de misère à tes pauvres esclaves, je me souviens encore des infâmes saloperies que tu faisais endurer aux mineurs quand ils ne voulaient pas faire ton vilain travail, parce qu'ils ne gagnaient pas leur pain, — tu t'amenais avec ta bande de polichinelles, de surveillants, de porions et maître-porions ; tu nous faisais appeler et tu nous volais hypocritement d'une autre manière : tu passais tes travaux aux marchandeurs pour avoir l'aisance de te dégager et de continuer à voler des malheureux qui ne comprenaient pas tes calculs et leur situation.

« Toi ! lâche et infect faiseur, dans les mines de *Courrier*, tu savais bien que les marchandeurs nous accableraient d'amendes et que nous ne pouvions y gagner notre vie ?

« C'est sur nos peines, nos fatigues, nos souffrances que tu as édifié ta fortune — grand voleur. »

JEAN BRAULT

TABLETTES D'UN LÉZARD

ÉCOUTE, MA VIEILLE :

Déjà vieux — j'ai cinquante ans d'âge —
Si je comptais me ressaisir,
Retrouver cheveux, beau visage,
Ça pourrait bien n'pas réussir ;
Mais si, dans l'ordre de Nature
N'espérant que me conserver,
J'entrevoyais la sépulture,
Mon vieux, ça pourrait arriver.

N'ayant qu'une vie éphémère,
Pour tes vieux jours tu peux grossir
Ton magot. Lendemain, chimère !
Ça pourrait bien n'pas réussir :
On te vole, tu meurs, tout casse.
Voyant le soleil se lever,
Cherche à jouir du jour qui passe :
Tu le tiens ; ça peut arriver.

Ton épouse sera fidèle,
Tu s'ras l'seul objet d'son désir,
Y aura q'ton cierg' dans sa chapelle,
Ça pourrait bien n'pas réussir ;
Mais, mon vieux, que l'voisin d'en face
Ou d'à-côté vienne à trouver
Le joint pour entrer dans la place,
C'est natur', ça peut arriver.

T'en fais des enfants pour la France !
Tu les fabrique' avec plaisir
Et compt' sur leur reconnaissance,
Ça pourrait bien n'pas réussir ;
Mais, sitôt qu'ils pourront le faire,
Pour être libres s'esquiver
Sans plus s'occuper de leur père,
C'est natur' ; ça peut arriver.

Pour être plus heureux tu nommes
Des faiseurs de lois à loisir ;
Ton bonheur fait par d'autres hommes
Ça pourrait bien n'pas réussir :
Penser à faire leur affaire
Avant la tienne, t'entraver,
Toi leur électeur débonnaire,
Mon vieux, ça pourrait t'arriver.

Bon gourdeau fait d'obéissance,
Quand la mort viendra te saisir,
Du Paradis t'as l'espérance !
Ça pourrait bien n'pas réussir.
Après avoir subi le cogne
Et les lois, quand tu vas crever
N'être qu'une simple charogne,
Mon vieux, ça pourrait t'arriver.

Tu ballades toujours un rêve !
Tu vas escomptant l'avenir
Et, mortel, tu peines sans trêve ;
Ça pourrait bien n'pas réussir.
Mais, sans combinaisons pesantes,
Chez maman Nature trouver
Au jour le jour joies suffisantes,
Mon vieux, ça pourrait arriver.

PAUL PAILLETTE

AVIS

Pour éviter tout retard nous prions les camarades correspondants et vendeurs du Libertaire, *d'adresser leurs communications, mandats, etc.* directement *à chaque journal :* Temps Nouveaux, Sociale, Libertaire.

Les trois journaux ne s'impriment pas dans la âme usine, et, pour une simple communication ou un réglement de compte, il nous faut souvent faire une longue course, c'est ce que nous voulons éviter.

Péqué faré ?

POURQUOI FAIRE ?

Au fond, tout au fond de la vieille Savoie, une petite peuplade, une tribu de ces vieux campagnards aux épaules robustes, a donné sans qu'elle s'en doute, un saisissant argument à la cause libertaire.

Ils sont là trois cents, jeunes et vieux, aux figures épanouies, vivant la vie calme des champs, les oreilles charmées par le gazouillis des oiseaux et les yeux ravis par la blancheur unie des montagnes qui les environnent.

Ils habitent la petite commune de Frontenex, trou perdu entre les monts.

***

Les affiches électorales ont eu beau leur rappeler leur soi-disant devoir de citoyens, les candidats ont eu beau les relancer avec leurs promesses de bien-être, nos insouciants montagnards ont répondu par leur sarcastique : *péqué faré ?*

— Nous vivons peu largement sans doute, ont dit les plus hardis, mais nous vivons sans nous occuper de politique. Quand l'année est bonne, tant mieux, les visages sont souriants, les fêtes et les *vogues* se succèdent et les jeunes flirtent plus que jamais. Si elle est mauvaise, au contraire, si le vent froid descendant de la montagne emporte de son souffle nos espérances, nous nous aidons mutuellement, et si l'écho ne répète pas nos chants, nul ne voit les larmes des mères, nul n'entend le cri plaintif de l'enfant énervé de ne plus rien trouver dans le scin tari.

Sans doute on nous impose un maire, mais nous ne l'avons pas élu, et d'ailleurs, *péqué faré ?*

Si la route est semée d'ornières, on la nivelle ; et si un éboulement se produit, on n'a pas besoin de l'ordre du maire pour rendre le passage libre.

Néanmoins, pour qu'on nous fiche la paix, il nous faut débourser quelques écus tous les ans.

***

A entendre ces braves gens qui ne connaissent rien de la charité, et qui secourent le trimardeur tout simplement parce qu'il est plus malheureux qu'eux, par simple bon cœur naturel, on pourrait croire qu'un souffle d'anarchie a passé par là, qu'un orateur quelconque a capté leurs simples imaginations, ou qu'un penseur leur a inculqué ses sages conseils libertaires. Il n'en est rien.

L'anarchie est, pour eux, un mot inconnu et le sens de ce mot ne leur a jamais été appris. Ils ne savent de notre idée qu'une chose, apportée par les journaux officiels : *qu'elle est le réceptacle d'esprits plus ou moins détériorés et le refuge de beaucoup de malfaiteurs.*

Et pourtant, la nature seule les a fait évoluer vers notre idée et ils en sont venus à penser comme nous à l'égard du suffrage universel. Aussi, les jours d'élections, malgré les exhortations de toute dirigeance, les vieux restent devant leurs pichets de vin blanc, les gars continuent à danser et les jeunes époux se frôlent aux buissons.

***

Et maintenant dites à ces paysans, à ces abstentionnistes sans le savoir qu'ils ont marché avec nous, dites-leur que pour un instant ils ont été anarchistes, et à ce simple mot leur cœur tressaillira, les mères serreront leurs enfants dans leurs bras, et le père regardera, l'œil étincelant, le fusil de chasse pendu au-dessus de la cheminée.

Telle est l'impression produite dans les campagnes de la Savoie par le mot « anarchie » qui pour les peytras (paysans) est auréolé de sang et de crimes.

Voilà ce que la presse vendue de chaque département a introduit dans le cerveau de ces hommes simples et un peu arriérés vivant au milieu d'une si belle nature.

***

O paysans, quand vous parcourez vos champs, loin des soucis de la vie, quand vous vous élevez au-dessus des alternatives de bonheur et de malheur issues de la société actuelle, et que votre esprit, sondant les profondeurs du mal régnant sur la terre, va s'élevant au-dessus des cimes avoisinantes, songez qu'il est des hommes qui pensent comme vous, qui veulent comme vous vivre libres, sans Dieu, sans maîtres et sans lois ; que l'on vous a trompés sur leur compte, qu'ils ne sont pas des buveurs de sang, mais des ogres altérés de liberté et, partant, de bonheur.

Alors plus fortement vous direz à ceux qui veulent être vos maîtres : péqué faré ?

GUSTUS

ODIEUX !

Dernièrement, six anarchistes italiens, internés au bagne de Favignana, parvenaient à s'échapper, à s'emparer d'un canot et, à travers mille dangers, ils gagnaient la Tunisie — Là, pensaient-ils nous sommes saufs ; si crapule que soit le gouvernement français, jamais il ne consentira à nous rendre à nos bourreaux.

En effet, ces six compagnons ont été arrêtés par les autorités françaises, livrés au consul d'Italie et embarqués à bord de l'aviso italien « Rapido », venu pour les chercher, sans même que l'extradition ait été demandée.

Parmi tous les gouvernants, je crois que c'est encore les nôtres qui méritent la palme de l'infamie.

UN GENRE D'ABRUTIS

L'amour de la patrie peut avoir eu sa raison d'être, à l'époque où après avoir passé le ténébreux chaos du moyen-âge, le peuple secouant énergiquement le despotisme de la royauté absolue, pouvait croire enfin à un gouvernement constitutionnel, républicain, équitable, protecteur des faibles, à une douce fraternité, et, sous l'empire de cette conviction, défendre avec acharnement contre les réactions cette illusoire liberté si chèrement conquise.

Mais aujourd'hui l'expérience est faite; elle est concluante : les trois Républiques n'ont pas réalisé ce qu'elles avaient promis ; la masse commence même à pressentir qu'aucune forme gouvernementale ne réalise ses espoirs d'avenir. Les autres nations qui ont gardé leur antique gouvernement, ne sont ni mieux, ni plus mal régis que nous ne le sommes, et point n'est besoin d'être profond sociologue, pour constater que dans le monde entier deux classes seules se trouvent en présence, dans un état d'antagonisme aigu : les spoliateurs d'un côté, les spoliés de l'autre ; de là, à souhaiter l'union des faibles de toutes nations, de toutes races contre les puissants de quelque pays soient-ils, il n'y qu'un pas ; cela coule de source et pour un cerveau lucide c'est le seul espoir de solution.

Cependant une religion reste encore debout : c'est la Patrie. Comme toutes les déïtés elle exige de ses adorateurs une foi profonde, une soumission mentale exempte de tout raisonnement; comme toutes les croyances; elle a deux sortes de fervents : les intéressés et les imbéciles ; ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux.

On peut être intéressé au maintien de l'entité patrie et de ses corrolaires immédiats : la guerre et les armées permanentes, à des degrés plus ou moins élevés.

Depuis le général, qui rêve de gigantesques hécatombes, dont il aurait la sanglante gloriole, jusqu'au sous-off rengagé qui escompte la mort de ses officiers, afin de conquérir l'épaulette de sous-lieutenant et le traitement supérieur.

Le fonctionnaire qu'en vit, le richissime usinier qui voit dans l'armée une défense permanente contre les légitimes colères de ses exploités, en désire autant le maintien que le modeste façonnier qui occupe trois ouvriers.

Le financier de haut vol qui ne craint pas de faire de l'internationalisme au gré des fluctuations de la Bourse, n'entend pas que la nasse travailleuse en fasse pour son propre compte.

Le malheureux petit commerçant ne voit dans la révolution et ses moyens que la fin de ses affaires, si difficiles pourtant.

Quelques ouvriers plus fortunés que les autres, ayant acquis deux ou trois quarts d'obligation, par leur merveilleuse faculté de plier l'échine aux bons moments, font chorus avec les ci-dessus intéressés.

Mais au moins, tous ces gens là, selon les respectives positions qu'ils occupent, ont une logique plus ou moins fondée, à s'efforcer de maintenir l'état de choses existant qui protège leurs trafics.

Voyons la seconde catégorie, les imbéciles : comment peut-être conditionné le cerveau d'un travailleur chauvin ?

Toutes les erreurs ancestrales, vieilles bribes de religion, opinions toutes faites puisés dans les quotidiens bourgeois, phrases sonores ressassées perpétuellement par les bardes de la grande épopée, apprises par cœur, que l'on colporte ensuite de bars en troquets au milieu de la cuite hebdomadaire ; incompréhension stupéfiante de son intérêt : voilà ce que donne à l'analyse la cervelle étroite d'un patriotard.

Le strict nécessaire manque chez eux cinq jours sur sept, les enfants s'étiolent, la compagne s'anémie; qu'importe ! la patrie doit-être au-dessus de ces bagatelles; pourquoi ? ils n'en savent rien, on le leur a dit. Les malheureux ne s'aperçoivent pas, qu'ils ont affaire à une horrible marâtre qui donne aux uns toutes ses caresses, aux autres toutes les rebuffades.

Aussi, n'essayez pas de leur prouver l'inanité de leur haineuse croyance : la nature n'a pas établi de frontières, les nations sont constituées par la fusion de cent peuplades différentes, les puissances ennemies actuellement ont des ancêtres communs, la guerre ne peut leur rapporter que d'horribles blessures et une accroissement de misères, s'ils y survivent; autant d'arguments qui ne sont pas faits pour ces gens là ; il sied dans la vie d'avoir une opinion ; ils ont adopté le patriotisme dont on a saturé leur cerveau dans la prime jeunesse, et ils sont incapables de l'analyser.

Le chauvinisme chez un ouvrier des grands centres industriels est l'indice infaillible d'une dépression mentale accentuée; chez les autres c'est la marque d'une ignorance plus que primitive.

Toutes ces réflexions me sont suggérées par le fait suivant, fait très banal en lui-même, car il se renouvelle chaque jour, dans les rues de la capitale, les fervents de la sanglante idole, ayant la coutume d'exercer leur faconde plus ou moins spirituelle sur ces malheureux petits Italiens, vendeurs de moulages qui doivent avoir tant de peine à subsister.

C'était boulevard Barbès; un de ces enfants, un lourd panier dans un bras, l'autre embarassé de deux statuettes, faisait l'article aux consomateurs de la terrasse d'une brasserie; le garçon de l'endroit s'approche, visage glabre, mine de valet heureux de son sort, bombant du nombril, les pouces aux entournures du gilet.

— Combien ta statue, petit macaroni ?

— Douze sous, répond l'enfant dans son jargon mi-français, mi-italien.

— C'est bien cher; et celle-ci ? et celle là ? notre abruti suffisant, fait déballer du panier plats et statuettes.

— Douze sous ? sale enfant de Crispi, je t'en donne dix, c'est tout ce que cela vaut.

Le petit Italien acquiesce, mais ce n'est pas ce que voulait le spirituel personnage; le monde s'amasse, il promène sur la foule un regard triomphant, cherchant des marques d'approbation, qu'il recueille chez quelques-uns, sans doute ceux qui, la veille, mariaient les couleurs Franco-Russes à leurs fenêtres.

Le pauvre gamin attendait toujours. Tiens je t'en donne deux sous et fouillant dans sa poche de gilet il tend la pièce de dix centimes au petit marchand qui comprenant qu'il vient d'être victime de la bonne plaisanterie coutumière aux patriotes Parisiens remballait tristement sa marchandise.

— Va donc dans ton pays sale italgo, va donc manger de l'herbe ou te faire embrocher par Ménélik répétait le garçon goguenard faisant lâchement allusion au deuil et à la misère du peuple italien.

A ce moment un de nos camarade intervint.

— Bougre d'imbécile, vous ne voyez donc pas que rien que le moulage d'une de ces statuettes vaut trois fois ce que vous lui proposez, vous devriez lui donner les dix centimes rien que pour le temps que vous venez de lui faire perdre : ce disant le camarade donne quelques sous à l'enfant qui avait repris son panier.

Mêlez-vous de ce qui vous regarde reprend le garçon je n'ai pas besoin de faire l'aumône a des étrangers qui viennent manger notre pain.

— Mais comment gagnez vous le vôtre, réplique le compagnon, ci ce n'est par les deux sous que veulent bien vous donner les consommateurs c'est un salaire autrement humiliant que celui du petit italien que vous venez d'insulter lâchement ; êtes vous bien certain de ne jamais manger de l'herbe, ou de ne pas vous faire embrocher un jour ou l autre : C'eut été un homme au lieu d'un enfant vous n'eussiez pas agia de même façon.

Le bel esprit du verseur de café avait disparu il rentra dans son établissement en marmottant quelques grossièretées pendant que le camarade s'en allait en haussant les épaules, encouragé par la foule qui avait pris parti définitivement pour l'italien.

Voilà pourtant une des milles cruelles tracasseries que nos déroulédiens font subir aux étrangers égarés sous le ciel de France : excepté aux Russes, du moins actuellement, cela sera peut être changés dans dix ans, la politique est chose si mobile et si complexe.

Et l'hérédité des haines s'éternise par la stupidité d'hommes a mentalités obtuses.

LÉON LECLERC

Convocations

Paris

Les Égaux du XVIIe se réunissent tous les mercredis à 9 heures, à l'angle de l'avenue des Ternes et de la rue Poncelet.

Les Egaux font un pressant appel aux camarades du quartier désireux d'étendre la vulgarisation de nos idées libertaires.

Des bouquins et brochures sont mis, gratuitement, à la disposition des copains désirant s'instruire.

Les libertaires du VIIIe sont spécialement invités.

La Jeunesse libertaire des Ternes. — Tous les samedis à 9 heures, réunion chez le marchand de vins, avenue des Ternes, 12.

Ce groupe se préoccupe tout spécialem ent de la propagande anti-patriotique. L'a rmée étant le principal appui de l'autorité, nous invitons les jeunes à se joindre à nous pour la destruction de cette plaie sociale.

Les socialistes, de toutes écoles, son t invités.

Bibliothèque sociologique des travailleurs communistes libertaires du XIIe.

Samedi 13 juin 1896, à 8 heures et demi e précises, salle Arnaud, 35, rue du Sergent Bauchat. Ordre du jour : Communisme libertaire et Individualisme absolu.

Jeunesse anti-patriote du 12e. — Lundi 15 juin à 9 heures du soir, salle Arnaud, 35, rue du Sergent Bauchat. La jeunesse révolutionnaire du 12e est invitée.

La Jeunesse anti-patriote compte sur les copains pour avoir des brochures anti-militaires. Les envoyer au camarade Lafond, 263, avenue Daumesnil.

Les libertaires du 13e désireux d'étendre le cercle de leur propagande profitent à cet effet de la période électorale.

Réunions publiques contradictoires préaux des écoles.

Samedi 13 juin rue Daviel (ancien François de Salles). Lundi 15, jeudi 18, rue Damesme.

Les 10e à la 8e du 14e. — Les samedis à 8 heures et demie du soir, 9, rue de Vanves.

Causerie.

Les libertaires du XIVe arrondissement se réunissent tous les samedis, à 8 heures et demie du soir, 11, rue de Vanves.

Samedi 13 juin à 8 heures et demie du soir, réunion publique contradictoire.

Salle Fleuri, rue de la Pail.

Ordre du jour : le pain gratuit et l'amour libre.

Les femmes sont invitées. — Prix d'entrée : 20 centimes.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Jeunesse libertaire. Tous les samedis à 8 heures, Au rendez-vous des travailleurs, place du square.

Causeries par divers camarades.

Toutes les écoles socialistes sont invitées.

PUTEAUX-SURESNES. — Aux camarades. — La foire électorale étant close pour l'instant, Messieurs les votards ou le peuple souverain pour quelques secondes, à date fixe, n'a qu'à attendre sous l'orme les résultats de son vote, mais nous les libertaires et les indépendants avons autre chose à faire, c'est pourquoi je propose que ceux qui veulent profiter de la belle saison pour respirer le bon air à la campagne, à ceux qui éprouvent un certain dégoût d'aller au bois de Boulogne coudoyer des êtres de tout acabit qui étalent insolemment toilettes et bijoux, fruits de notre travail, de se rencontrer les dimanches de 2 heures à 6 heures du soir au rond-point des Bergères, chez Baumont, coiffeur marchand de vins, n° 3, avenue de Saint-Germain, à Puteaux.

Province

ANGERS. — Dimanche, 14 juin, à 3 heures du soir, salle Jaut, place des Arts, fête familiale.

Chants, poésies et tombola.

BÉZIERS. — Jeunesse libertaire (groupe d'études sociales).

Les amis de l'idée sont informés que le groupe se réunira tous les samedis soir, à huit heures, au siège social, Café des Voyageurs, square des Balances.

Le groupe donnera sous peu, à la jeunesse Bitterroise, une soirée familiale avec un brillant concert et un bal à grand orchestre.

Le *Libertaire* est en vente à Béziers, aux kiosques des allées Paul-Riquet.

Un camarade le crie en ville et porte à domicile.

ROANNE. — Les camarades sont informés que le 20 juin, à 8 heures et demie très précises du soir, il sera donné une causerie-conférence chez le camarade Rimaud, cafetier, rue de Clermont, 70.

Sujet traité : La Philosophie de l'Anarchie.

A l'issue de la réunion on discutera l'utilité d'un groupe de propagande à Roanne.

SAINT-CHAMOND. — « Le Libertaire » est en vente chez Raynaud, place Saint-Antoine et chez Gaillot, rue Vignieie.

TOULON. — Les camarades se rencontrent tous les jeudis et samedis au bar des Jardiniers, rue de Lorgues, à 8 heures du soir. Plus nous montrerons de l'énergie et plus vite sera détruite la citadelle bourgeoise.

PERPIGNAN. — Les camarades sont invités à se réunir tous les jeudis au café Nou, rue Petite-le-Réal, à 8 heures et demie du soir.

MARSEILLE. — Dimanche, à 8 heures et demie du soir, à la brasserie Noailles, gran de soirée familiale organisée par les libertaires au profit des « Temps Nouveaux.

Concert, causerie, bal.

Entrée 50 centimes.

Le piano sera tenu par un camarade.

SPRING VALLEY. — Les « Enfants de Bakounine » se réunissent le premier et le troisième samedi de chaque mois à 7 heures du soir chez Antoine Houcké.

Pour ce qui concerne le groupe écrire à Jean Brault.

PROVINCE

Bèziers

Le Publicateur de Béziers, journal incolore de républicanisme modéré, consacre une de ses colonnes à rendre compte de l'impression produite sur les Biterrois par notre camarade Faure pendant sa tournée de conférences. Bien minces et bien naïves sont les objections et les critiques relevées par ce journal et s'adressant autant au conférencier qu'à sa philosophie qui est la nôtre. Tout d'abord, on lui reproche d'avoir répandu la bonne parole dans une écurie à chevaux. Eussent-il préféré une étable en souvenir de celle de Nazareth ? La vérité se soucie fort peu de ces accoutrements et s'accomode très bien partout où elle est dite ; elle n'a point besoin d'un bel habit de pierre et son temple est partout.

Malgré cela, ceux qui, ici, ont entendu Faure, ne peuvent s'empêcher de reconnaitre « qu'il parle en un français d'une grande correction, trouve le mot propre, et se livre parfois à un feu roulant d'adjectifs sonores et harmonieux.

« Il ne déteste pas non plus l'apologue, voire même la parabole.

« En un mot, au point de vue de la forme, il ne tarde pas à séduire et à se faire écouter, quelque abstrait que soit le sujet qu'il traite ».

Ainsi s'exprime le *Publicateur de Béziers*. Le journal reconnait aussi que sa philosophie n'est au fond qu'un système de chambardement général. Nous sommes infiniment heureux de cette appréciation qui indique bien que la philosophie de Faure n'est pas une enfilade de mots plus ou moins captivants, séduisants pour les simples, mais une critique directe, terre à terre de la société actuelle concluant à la suppression de celle-ci pour l'instauration de celle que prévoit le conférencier. A la fin de la conférence, les ouvriers s'en vont avec la conviction d'avoir entendu un « maître démolisseur », exposant avec beaucoup de clarté toutes ses dissertations philosophiques. Mais les idées de patrie, de propriété surtout, de famille ensorcellent encore à tel point les journalistes dirigeants, qu'ils ne veulent plus rien entendre dès qu'on parle de supprimer ces causes de misères sociales. Aussi, après avoir commencé sur un ton acceptable, terminent-ils leur compte-rendu en vomissant qu'une société telle que nous la rêvons est le lot de la brute et encore les animaux sont-ils plus avancés que cela. Conclusion : Les Anarchistes sont des êtres inférieurs.

Un autre journal l'*Union Républicaine*, est en absolue contradiction avec son confrère, car les lignes qui suivent contiennent le plus impartial éloge :

Béziers, le 2 juin 1896

RÉFUTATION

A Sébastien Faure

Les divergences d'idées ne doivent pas empêcher de reconnaître le talent et la sincérité chez ses adversaires. Aussi est-ce de très bonne grâce que nous saluons dans le conférencier anarchiste un homme d'une réelle valeur et un orateur comme il est peu souvent donné d'en entendre.

Cet hommage rendu à l'homme, il nous sera permis de lui dire qu'il a fallu toute la magie de sa parole pour faire passer ses théories sans protestation de la part de l'auditoire qui l'a écouté à Béziers. Non point dans la partie critique, car là malheureusement, il avait trop beau jeu en dénonçant des vices, des injustices qui crèvent les yeux à tous les citoyens de bonne foi, mais dans la partie positive de sa thèse.

Pour démolir, il a été excellent, mais pour « architecturer », selon sa propre expression, il a été infiniment plus faible.

Il ne suffit pas, en effet de parler d'abondance de cœur et de déclarer que l'on poursuit le bonheur de l'humanité pour être absolument certain de l'atteindre, car il faut compter avec les vices et les passions qui viennent troubler et détruire les systèmes les mieux établis en apparence.

Avant Sébastien Faure, quoique partant de principes différents, des philanthropes comme Fourier, Cabet, Victor Considérant, avaient fait le rêve du bonheur universel fondé sur le communisme, autrement dit sur la fraternité parfaite. Qu'est-il advenu ? Ils sont morts sans avoir même pu expérimenter leur vision d'un nouvel état social, et cela se comprend lorsqu'on songe que Cabet voulait tout d'abord abolir les crimes et les vices, choses dont on a facilement raison par la plume ou la parole, mais qui sont fort tenaces dans la réalité.

Si vous procédez dans l'intention de remuer des idées, de provoquer une agitation ayant pour but d'empêcher l'esprit public de s'endormir, vous avez raison, car l'immobilité c'est la mort. Mais, dans ce cas, il est fâcheux que vous vous soyez attelé à une tâche impossible, car avec votre talent vous eussiez été très utile au progrès social, tandis que l'exagération même de vos théories libertaires, inacceptables et incompréhensibles, vous condamne à la stérilité.

C'est sur ce regret que je termine, car il est toujours pénible de voir un homme d'énergie et de valeur comme Sébastien Faure s'user dans une tâche forcément sans issue. Sur son chemin, il rencontrera certainement des succès personnels dont il est digne, mais nous doutons qu'il fasse beaucoup d'adeptes.

Perpignan

Notre ami a donné deux conférences au théâtre. Notre collaborateur Sautarel nous écrit : « Par de rigoureuses démonstrations, le conférencier a mis à nu la purulence sociale par ses déductions logiques — embellies de son réel talent d'orateur, — il a fait vivre ses auditeurs dans un avenir possible de bonheur universel ». Succès le plus complet pour nos idées. A sa dernière conférence un contradicteur honteux s'est risqué à émettre quelques objections — la liberté la plus large lui a été laissée — mais ses arguments tirés de l'arrangement factice de la société actuelle n'ont pu tenir debout une seconde devant les arguments anarchistes pris dans la nature même des choses, et présentés par Faure.

Chalon-sur-Saône

Au chantier du bateau de fer, c'est toujours KIF-KIF, les saquages dégringolent comme la misère sur le pauvre monde. C'est surtout les vieux, ceux qui produisent le moins qu'on fout à la porte, et les birbes sont immédiatement remplacés par des jeunes, des plus durs ; ce qu'il y a de rigolo c'est que les types que l'on saque, ne trouvent pas de qualificatif assez vilain pour leur patron et il faut les entendre après les jeunes gens qui les remplacent. « Ces cochons là, ces crapules là. » Moi, pour ma part, je reste impassible à toutes ces jérémiades, sachant bien que puisqu'il n'y a pas de travail pour tout le monde, on ne peut s'en procurer qu'en le prenant aux autres, et je trouve, ma foi tout naturel, qu'un directeur d'usine comme celle du Chantier, chargé de faire bien marcher la boîte, c'est-à-dire de procurer de gros dividendes aux actionnaires qui le payent grassement, agisse ainsi, c'est en somme un bon employé, donc un mauvais maître pour les prolos. Ah ! vous en voulez des maîtres, vous êtes servis, votez donc tas de *Gillot*, vous vous plaignez, mais c'est bien fait, à la fin vous êtes par trop bêtes, comment vous injuriez les jeunes gens qui vous remplacent ; hier encore, quand ils étaient sans travail, vous leur jetiez l'anathème en disant que s'ils ne travaillaient pas, c'est qu'ils ne voulaient pas, et que diriez-vous maintenant si on renversait le boniment. Ce n'est pas les anarchos, soyez tranquilles, qui vous le diront, car ils savent trop bien eux que si vous ne travaillez pas, c'est parce que vous avez trop travaillé. Que voulez-vous, un pont en fer ne s'use pas comme une paire de savates, les torpilleurs non plus, et ma foi maintenant que vous avez doté l'univers de ponts de chemins de fer, de navires, etc., etc., il faut bien vous reposer. Ah ! c'est terrible, n'est-ce pas, d'avoir faim, parce que précisément tout est en abondance, d'avoir froid parce qu'il y a trop de charbon, d'aller cul nu parce que les magasins regorgent de culottes, c'est comme çà, et tant que vous trouverez naturel que la terre appartienne à quelques-uns seulement, il n'y aura rien de changé. Demandez leur donc comment ça se fait qu'elle leur appartienne cette terre. Ils n'auraient pas le toupet de vous dire qu'ils l'ont gagnée puisqu'ils n'en ont jamais fouru un coup ; et encore qu'ils auraient travaillé, et qu'ensuite ils auraient acheté la terre avec leurs économies. Un achat c'est un échange, quand vous achetez un morceau de bricheton, vous donnez votre pognon au boulanger, il y a donc échange ; mais les bourgeois, à qui l'ont-ils donc acheté la terre, puisqu'en en étant possesseur ils ont encore toute la galette ? Vous ne voyez donc pas qu'ils se foutent de vous ; mais enfin puisque vous en voulez des proprios, des patrons, des maîtres, vous êtes bien libres, puisque vous êtes souverains.

P. DACIER.

Trélazé.

La semaine passée a été marquée à la manufacture d'allumettes par un incident très rigouillard.

Il y a quelque temps déjà un certain nombre d'avachis, pour faire des mamours au contre-coup, avaient ouvert une souscription pour lui payer un binocle. Il est vrai que le type a le nez à porter ça ; toujours est-il que la galette n'avait pas rappliqué besef et que le blair du contre-coup avait dû se contenter d'un binocle de pacotille ; de là, rouspétance du contre-coup contre les bons bougres qui n'avaient rien voulu savoir pour casquer.

Un de ceux-là pressé d'aller changer son poisson d'eau s'était approché du mur au lieu d'aller aux chiottes. Le contre-coup l'aperçoit et illico lui colle trente jours de mise à pieds, lesquels sont ratifiés par le singe nommé Bloch.

Le copain est marié et père de trois moutards et comme tout ce monde a l'habitude de manger — sale habitude tout de même, il chercha du boulot ailleurs pend ant ces trente jours-là. Il eut la chance de trouver du turbin, mais va te faire lan-laire : le singe apprenant ça s'en fut débiner le copain au singe embaucheur ; saquage de suite.

Rage du copain qui va raconter le fourbi à ses camarades. Ceux-ci se décident à faire un charivari monstre à leur pestaille de directeur.

Ce sale birbe s'amène alors vers les 9 heures à la boîte alors que ses prolos y sont depuis 6 heures. A son arrivée les ouvriers et ouvrières sortent dans la cour, l'entourent et lui crient : Démission, démission, et en avant la chanson « Sans patron ni maître, comme c'est bon la vie. » L'animal qui ne s'attendait pas à celle-là était tout abruti, et c'est en larmoyant qu'il leur disait : « Enfin, que voulez-vous ; voulez-vous me tuer ? » On lui répondit : « Ah ! si tu crevais, cela ne serait pas une grande perte. Souviens-toi de Decazeville. » — Alors vous ne voulez plus de maîtres ? — Non, on ch... dessus, tu peux aller au diable.

Le type ayant promis de demander son changement, on le laissa aller à son bureau où plus morts que vifs s'étaient réfugiés contre-coups et employés.

L'imbécile une fois au milieu de son état-major ne s'est-il pas permis de tirer la langue aux prolos. Une huée formidable lui répondit et le travail reprit au son de la chanson. Les plus sales contre-coups n'osent souffler mot et se tiennent tranquilles. Morale : chaque fois qu'une saleté est commise envers les prolos, en avant la musique et nom de dieu on en verra la fin.

PETITE CORRESPONDANCE

Faute de galette le *Père Duchêne* ne paraît pas.

Seig. L. reçu abonnement. Les chansons anarchistes ne sont pas en recueil.

Emile B. — Après la perquisition nous avons détruit toute la copie que nous avions mise de côté ; rien autre que 131 exemplaires du Libertaire et quelques articles destinés au numéros de la semaine n'a été saisi. Nous vous expédions *la Société future*.

G. D. — Poésie d'écolier, insuffisante

Jolimont. H. — Prix de gros, s'adresser à Savine, éditeur, 12 rue des Pyramides Paris, et chez Stock, éditeur, place du Théâtre Français.

Douleur Universelle. — Reçu propagande 10 francs.

Alfred. L. — Ecritures déjà trop compliquées.

Sartoris. — Ton petit roman est chez l'ami dont je t'ai donné le nom.

Utrecht. A. F. — Pour trois mois le prix d'abonnement est de 2 fr. envoyez-nous encore quatre timbre de 25 cent.

J. Brault. — *Le droit au bonheur* n'est pas paru encore.

BROCHURES LIBERTAIRES

Nous prions les camarades qui nous demandent des brochures de nous envoyer, en même temps que leur demande, le montant de la facture.

EN VENTE AU LIBERTAIRE

BUREAUX : 5, rue Eugène Süe, PARIS

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus, *0 fr. 10 c.*
LE SALARIAT, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ESPRIT DE RÉVOLTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
UN SIÈCLE D'ATTENTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
DÉCLARATIONS de Georges Étiévant, *0 fr. 10 c.*
AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon, *0 fr. 10 c.*
L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par Daniel Saurin, *0 fr. 25 c.*
LES TEMPS NOUVEAUX, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 25 c.*
DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine, *0 fr. 60 c.*
LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, *0 fr. 60 c.*
LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure, *2 fr. 80 c.*
LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave, *2 fr. 80 c.*
LA CONQUÊTE DU PAIN, par Pierre Kropotkine, *2 fr. 80 c.*
ŒUVRES de Bakounine, *2 fr. 80 c.*
LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon, *2 fr. 80 c.*
LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-COMMUNISTE, par Hamon, *2 fr. 80 c.*
LES PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, *1 fr. 25 c.*
L'EN DEHORS, par Zo d'Axa, *1 fr. 25 c.*

PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

LA DOULEUR UNIVERSELLE

PAR

SÉBASTIEN FAURE

Un volume in-4° de 450 pages

Prix 2.50 — Franco 2.80

LA SOCIÉTÉ FUTURE

PAR

JEAN GRAVE

Un volume in-4° de 400 pages

Prix 2.50 — Franco 2.80

L'imprimeur-Gérant : L. MATHA.

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
55, rue d'Hauteville, Paris.